

Ariane Dreyfus

## La durée des plantes

(extraits)

Pâquerettes coupées se rallument  
Après deux nuits

Je leur montre ma gorge de travers  
Apprenez-moi

Si j'ouvre les yeux  
Les oiseaux sortent de mes oreilles

J'ai trop de corps pour battre l'air

Apprenez-moi  
Au lieu de ma faim

Je me tiens le ventre  
Pour faire trois tours du jardin  
C'est une cueillette  
Entre deux cassures obscures

Le mûrier me prend le poignet  
Pour que je le regarde  
Faire tomber de mes yeux les fruits noirs  
Il me griffera à chaque fois qu'il le faudra  
Non pas jusqu'à l'os  
– C'est moi qui marche sur lui –  
Mais pour qu'un trait avec mon sang  
Me réveille

Revienne  
– C'est aussi le début d'une danse –  
Quand tenir la main traverse la peau

D'une seule chaleur  
Qui courbe les épines et les garde.

## SI C'EST UN OISEAU

Quelque chose se détache de la couleur de l'arbre

Deux pas, je n'ose pas.

Comme un cœur jeté dehors, un moineau vivant.

L'arbre qui a tant donné devient plus vert,  
Parce que c'est maintenant.

– Suis-je le même ou le deuxième?  
dit l'oiseau qui repart en l'air.  
Ton amour est bien trop léger!

Le ciel cligne des yeux avec les très hautes.  
Aucune main, mais un bec me les lance.

Celles qui viennent de tomber brillent encore.

Les dernières cerises, vraiment les dernières, sont noires.  
Haute prairie des oiseaux d'où parfois l'une est lâchée,  
Je ramasse ce baiser qui rentre dans ma bouche.

– C'est dit. Mais bientôt  
Moineau sans cerises pour leur manger le sang,  
Que serons-nous?  
– Pour moi l'hiver, pour toi une année  
Peut-être ronde, peut-être mortelle.

Petite conversation que de croquer l'une après l'autre.

Parfois, se détachant sur une cerise,  
La question avancée d'un caca blanc,  
Goutte confidence.

J'hésite, rarement.

Toussons bien au sucre douloureux.

Finalement,  
C'est le noyau qui l'emporte.

Amour avec les jambes.

Miroir ouvert  
Quand le sexe fait tomber  
On pose la joue sur une odeur.

L'équilibre  
Ne cherche pas la fleur dehors.  
J'ai déboutonné

\* \*

La couleur monte sans peindre.

J'arrête de l'embrasser pour lui montrer le peuplier  
Qui se couche en hauteur  
Secoué mais victoire:

Le vent est vert!

La langue dans sa bouche  
Au moment où même  
La petite feuille lèche le ciel,  
Un bout toute nue.

Ou bien le bras levé.

Les amoureuses visitent les voûtes  
En déplaçant leurs paumes aussi.  
Les sourires font mal doucement:  
C'était moi.

J'avais touché son palais.

Les chaises m'endorment,  
Mais les marches sont profondes:

J'y mets une jambe.

Dans la maison j'étais  
– je me retourne dans un seul coin –  
Seulement née par l'escalier.

Les souvenirs avec ni oui ni non,  
Assez de poussières finalement  
Pour que mon nid ait son duvet.

Je m'assois dans une pensée.  
Je chauffe le bois sur qui  
La hache a fini de tomber.

Posant la tête ici ou là  
Chaque oreille frôlant son barreau,  
J'apprends à sortir et sourire.

De quoi venir si tu cries fort  
Faux torrent mais joie véritable,  
À faire trembler la rampe.

## ENCORE QUELQUES MINUTES

Une branche s'écarte.  
Humaine volonté  
Qui regarde.  
La branche revient.

La vieille femme se croit enfin loin. Mais encore un geste réel, et une hache réelle prend sa nuque.

Deux fois.

Pendant les heures de viol, les plus jeunes sont couchées côte à côte pour une chirurgie dans l'âme. Elles essayent de ne voir que les nuages. De s'appuyer à l'envers sur leur passage. Mais après avoir mouillé le menton l'alcool coule sous les oreilles, et la terre colle davantage aux cheveux.

Vingt fois.

Ils ne font pas la fosse assez profonde. La boue fausse tout. Ils arrêtent et pourtant le corps sort sa nudité.

Un chignon extrêmement roux, ou une natte.  
Rousse ce n'est pas possible.

\*

Être Indienne, et seule.

Elle marchait près du lac, puis avait bien voulu se retourner.  
En souriant, elle le sauvait.

Quand des femmes blanches arrivèrent dans l'Ouest, beaucoup s'en voulurent d'avoir pris une squaw. Il lui dit qu'elle ne peut plus habiter ici avec lui. Au moment où elle se repose près de la fenêtre, il insiste un peu et après lui avoir mis de vagues choses dans les bras, la pousse dehors doucement. C'est l'heure où il la prenait contre lui. En passant le seuil, elle regarde une fleur qu'elle a semée et qui ne voudra même pas la suivre.

Le front par terre.

Elle attend pour revenir frapper et la porte s'ouvre au milieu de la nuit.

\*

Berce, berce. Les bras sont chauds.

\*

Après deux jours de marche, les Indiens ont choisi. Ils ôtent à Mary ses souliers, elle ne comprend pas, ils les remplacent par des mocassins. Sa mère pâlit. Ce matin est effrayant. Une fois morte, jamais elle ne retrouvera sa fille trop petite. Alors elle lui parle aussi longtemps que possible,

même quand on force Mary à se lever, même quand elle est tirée ailleurs.  
Derrière un buisson, la voix criant dit de ne pas pleurer.

Mary voit tous les trous, n'en oublie aucun.  
Quand elle dort elle tombe plus lentement.

Se réveillant, elle reconnaît les cheveux de sa mère,  
Dans leurs mains les cheveux.  
Elle comprend ce qu'ils grattent,  
Et devient la spectatrice silencieuse.

Mais quand le parfum d'une fleur s'enfoncé,  
On est mordue par la joie ancienne.

\*

Une feuille bouge parce qu'on passe.

\*

Laura arrache le chapeau de sa tête et chante toutes ses chansons, se  
dépêchant de devenir folle dans la diligence qui ralentit sous les flèches.  
Elle y parvient presque.

Pendant plusieurs nuits ils s'amusèrent à lui brûler le nez.  
Personne d'autre.

\*

Ici  
Ce seul mot habité.

Souvent il s'arrêtait quand elle passait devant lui. C'est ainsi que mar-  
cher danse. Shenin-jee demande la main de Mary quand elle a quatorze  
ans. Ne pas reculer devant l'imprononçable comme sourire clairement  
dans un tipi. Elle s'assoit par terre comme lui, et elle est parfaitement  
entière.

Personne n'est revenu, mais le bonheur si.

Très vite un enfant à aimer.  
Quand il commence à mourir,  
Elle regarde jusqu'en bas  
L'éclat des petits ongles divins.

Mais tout peut creuser la plaie.  
La tombe, elle n'est pas dehors.

\*

En s'approchant, ils virent que c'était une jeune Indienne qui tournait en rond, complètement nue et vraiment perdue. Elle avait de tristes marques sur le visage et plus guère de regard. Après en avoir discuté, ils décidèrent de la laisser là et de reprendre leur route. C'était une malheureuse. L'un d'eux prit même la peine de retourner sur ses pas pour lui mettre une balle dans la tête.

On ne peut gémir ainsi que par terre.

Je ne sais pas compter, vous savez bien quoi.

\* \*

Comme je tremble sur les deux pas  
Il ne s'arrête que s'il me touche  
D'un léger cercle

Manger au creux justement.

Brindilles qui craquent, plus fines avec les doigts  
Réchauffant l'écorce émietlée

Une joue apparaît avant l'autre

Ne tombe pas de la paume,  
Sourire d'une minute.

J'ajoutais de l'eau aux cerises  
Comme pour l'oiseau  
Pourtant il écarte mon col pour mordre.  
Gentiment avec de vraies dents

La promenade continue

## LES MINUTES

Si la vie est si brève,  
dit-il se cognant dans moi.

Une fleur troue même le temps  
qui se met à faire le tour.

Danseuse pour apprendre à s'asseoir,  
rendre heureux celui de tout près.

Il revient ici avec ce détail,  
que je sois plus proche dans ses bras.

L'amour grandeur nature, heureusement  
la chaleur du doigt dans les poils.

Une autre joue de la couleur  
À être très belle et très silencieuse.

Le danseur plie ses deux genoux,  
et puis debout c'est possible